

Cet être, fait à l'image et à la ressemblance du Créateur, devra refléter le monde visible au monde invisible, le ciel à la terre. Il sera le pontile des mystères naturels qui l'environnent. Il redira, dans un magnifique langage et avec intelligence et sentiment, ce qu'elles balbutient sans y rien concevoir. Après avoir ainsi chanté, durant un temps, "Gloire à Dieu," parmi de suaves et simples jouissances jamais mêlées d'amertume, il se verra soudain, sans s'être endormi dans la nuit du tombeau, miraculeusement transformé et rendu capable de contempler en lui-même, face à face, sans voile et sans nuage, le Dieu très-haut, très-saint et très-bon. Il l'aimera du plus ardent amour, et lui sera uni de l'union la plus intime durant l'éternité tout entière. Il partagera ainsi le bonheur et la gloire de l'Être Suprême. Une destinée si sublime, il la peut transmettre à sa postérité. Une seule condition, bien facile à remplir, lui est imposée. Il lui faut, en témoignage de sa dépendance et sous peine de la vie et de la perte de ses divers priviléges, pour lui et toute sa race, s'abstenir de toucher aux fruits d'un arbre appelé de la science du bien et du mal.

L'homme se montre rebelle ; il transgresse le commandement du Seigneur. Tout change aussitôt à son endroit. Il se voit dépourvu, tout-à-coup, des étonnantes prérogatives dont le Créateur l'avait doté si libéralement. Le désordre éclate dans tout son être, et bien vite la douleur lui fait sentir sa pointe.

Encore si sa condition terrestre seule était devenue autre, il lui resterait le doux espoir de voir tous ses maux prendre fin un jour. Mais l'avenir est plus affreux cent fois que le présent. Au lieu de l'indécible bonheur dont il devait jouir dans le ciel, d'horribles, d'éternels supplices lui sont préparés dans les enfers. Son triste sort est le sort de tous ses enfants, à part la nature et l'intensité des maux que devront souffrir ceux d'entre eux qui n'auront pas, par un acte de leur volonté propre, initié la désobéissance de leur premier père. Tout est donc perdu pour l'homme, et sa déchéance est sans remède. Parmi l'universalité des êtres créés, il n'en est pas un seul dont la médiation puisse jamais le relever de sa chute.

Mais ce que ne sauraient faire les créatures, le Créateur le fera lui-même. Touché de compassion pour l'ouvrage de ses mains, après avoir actuellement infligé au coupable un châtiment sévère, il lui promet un libérateur. Or ce libérateur, c'est lui qui en fera l'office. Un grand nombre de siècles s'écouleront d'abord, ensuite le Fils de Dieu, aussi Dieu que son Père, s'ancérira jusqu'à devenir homme, et semblable de tout point, au dehors, au misérable proscrit dont il vient assumer sur lui la dette immense. Jésus, c'est le nom humano-divin que prend le Libérateur, nait d'une femme, vierge sans tache, quoique mère véritable. Il voit le jour dans une étable et passe trente années de sa vie dans la boutique d'un ouvrier réputé son père. Le pourvoiteur universel gagne son pain à la sueur de son front, et l'incomparable ouvrier qui d'un mot forma tous les astres, travaille des jours et des nuits et des ans à confectionner de vils ouvrages. Il consacre les trois dernières années de son passage sur la terre à publier, au milieu de quelques Juifs, la bonne nouvelle du salut qu'il était venu apporter au monde. Avant de monter sur le gibet ignominieux où il voulait mourir, il s'attache douze hommes du pauvre peuple, et leur

enjoint de porter, après son trépas, sa parole dans tout l'univers. Il expire en effet au milieu des tourments, victime de la haine du peuple qu'il était venu sauver. Saturé d'infamies, on le cloue à une croix, entre deux voleurs. Par cette divine mort, la croix devient l'instrument du salut universel, et le crucifié est le Divin Sauveur du genre humain, colui que nous devons adorer et aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Voilà ce que prèchent partout ses disciples, dont le plus savant et le plus eloquent se glorifie de ne savoir rien autre chose que Jésus crucifié.

Par l'effusion de son sang, Jésus a racheté tous les hommes du péché et de la mort. Mais pour que la rédemption devienne plus effective, l'application de ses mérites doit se faire individuellement à chacun. Or nous participons aux mérites du Sauveur, à la vertu de son sang précieux, surtout par le légitime emploi de certains moyens extérieurs appelés Sacrements. Ils furent institués par le Fils de Dieu avant qu'il ne se dérobât pour toujours aux yeux de la chair. Par le premier de ces mystérieux symboles, nous brisons les liens du péché et de la mort, et nous sommes pour ainsi dire implantés, greffés sur Jésus-Christ ; pour vivre de sa vie, être animés de son esprit, et devenir ainsi enfants de Dieu, héritiers de son royaume éternel. En quiconque le reçoit dignement, le baptême détruit et vivifie ; il opère une sorte d'ancéantissement et une manière de création véritable.

Il est bien faible, chacun le sait, l'enfant au berceau ; il est faible aussi, le chrétien nouveau-né. C'est pourquoi après le baptême qui lui a donné la vie, on lui applique un autre signe de grâce, destiné à lui communiquer l'esprit de force et d'amour. A peine enrôlé dans la milice du Christ, on l'oint au combat.

Le Fils de Dieu a promis à ses disciples d'être toujours avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Cette promesse solennelle se vérifie excellemment, mais non pas uniquement, dans l'Eucharistie, qui contient en réalité, et non pas seulement en figure, le corps, le sang, l'âme et la divinité du Sauveur. Grâce à cet auguste mystère, l'Homme-Dieu est vraiment l'assidu compagnon de notre exil. A tous les instants de la durée et sur des millions de points de l'espace, il se rend substantiellement présent, et se donne à nous pour devenir l'aliment de nos âmes.

Malgré de si puissants secours, il est bien à craindre qu'entraînés par leur faiblesse et la corruption de leur nature, la plupart des hommes ne tardent pas beaucoup à déchoir et à se voir enfin dépourvus des plus beaux dons du Seigneur. C'est pour réparer cette grande infortune que le Christ a institué un nouveau sacrement, celui de la Pénitence, qui efface tous les péchés commis après le baptême. Enfin, à notre heure dernière, quand il faut quitter le monde et apparaître devant le redoutable tribunal du juge universel, un dernier signe de salut est appliqué au chrétien mourant. Il reçoit une onction finale qui le purifie de tout ce qui pouvait lui rester de souillure, et le fortifie contre les attaques, souvent furieuses alors, des ennemis du salut.

Le Christ a établi des hommes ministres de ces divers symboles de la grâce. Ce sont les prêtres de la loi nouvelle, institués par une consécration spéciale. Or, le signe dont la vertu les élève au sacerdoce, leur imprime un caractère à jamais indélébile. On les appelle, et ils